

Le Monde  
du 23 avril 2015



MACHA SÉRY

Ce que Stendhal disait de la politique dans une œuvre littéraire, « un coup de pistolet au milieu d'un concert », on pouvait, jusqu'ici, l'affirmer de l'écologie. Surtout trop discordant, pavé de ces bonnes intentions qui font de mauvais livres, semblait-il. Les ravages du tourisme de masse, le trafic d'animaux sauvages (le troisième après les armes et la drogue), la pollution ? Autant de thèmes impropres à fertiliser l'imagination des romanciers. Or, depuis quelques mois, les parutions se multiplient des deux côtés de l'Atlantique. Comme si l'environnement, ce terrain fécond en métamorphoses, conflits d'intérêts et diversité de points de vue, éveillait enfin son fort potentiel romanesque, aussi bien dans la chronique sociale que dans le polar.

En témoigne, ce mois-ci, *L'Ombre de Gray Mountain* (traduit par Dominique Defert, Lattès, 480 p., 22,90 €), le premier thriller écolo du maître du genre, l'Américain John Grisham. Une avocate new-yorkaise s'installe à Brady, petite bourgade au cœur des Appalaches souillée par l'exploitation du charbon. Déforestation, attaque de la montagne à l'explosif, glissements de terrain, pollution des rivières, cancers des habitants, forment la rame d'une intrigue meurtrière. « Les mines à ciel ouvert tuent notre communauté », explique un juriste à l'ex-citadine. « Ils ont détruit dix mille emplois. Les habitants ont été contraints de quitter leur maison à cause des dynamitages, des oussières, des boues, des inondations. » C'est aussi par touches discrètes, mais épétées, que le polar s'est mis au vert. Chez cette autre Américaine, Donna Leon, le commissariat de Venise où travaille Guido Brunetti – dont la fille est égétarienne – s'est mis au tri sélectif. En quinze ans, le fin limier a modifié son mode de vie. Avant, lorsque ses enfants embournaient à la porte de la salle de bains où il s'attardait, il s'offusquait : « C'est la police de l'eau ? » Aujourd'hui, il se se prélassait plus sous la douche. Lieux, le policier qui, dans *L'Inconnu du Grand Canal* (Calmann-Lévy, 2014), enquête sur les pratiques sanitaires en vigueur dans les abattoirs, a réduit sa consommation de viande. Pour autant, même si Donna Leon s'alarme des effets courts terme du réchauffement climatique – « Nous sommes tous en danger, et il y a pas de gouvernement qui ait le courage de le dire », explique-t-elle au Monde des livres – elle se refuse à dispenser des sermons : « Un écrivain de fiction ne peut être un prêcheur, au risque de faire fuir le lecteur. »

Même opinion du Français Pascal Dessaint, qui met en garde contre les romans thésés : « On rate sa cible si on verse dans le défaitisme ou le catastrophisme. Il faut : l'humour. La culpabilisation desservit la cause. » Une cause chère à ce militant de l'environnement qui s'est, dit-il, révélé à la nature avant de [se] révéler à la littérature », et qui a su adroitement élever les deux dans son œuvre. « Au début, j'ai essayé pas mal de moqueries. La jense de l'environnement n'appartient pas à la tradition littéraire française, exception faite des Racines du ciel, de Rodin Gary (Gallimard, 1956). Même si des romanciers sont sensibilisés en tant que citoyens, cela ne transparaît pas dans leurs écrits. » Il faut, pour cela, le sens de l'observation et un peu d'expertise. Tandis que des auteurs de romans noirs content des médecins légistes ou des cadavres de police pour asseoir la crédibilité de leurs histoires, lui « possède un rétro de naturalistes », qui le conseille. Ces temps-ci, Pascal Dessaint ne quitte pas d'une semelle un éminent spécialiste des libellules. Avec lui, il prend le frais,

# Ecofictions : comme s'il en pleuvait

Désastres environnementaux, changements climatiques... Questions urgentes que de nombreux romanciers font leurs. Science-fiction, polar, littérature générale : des parutions récentes en témoignent

étudie les mares et les mœurs de cet insecte dont la larve est aquatique. Affilié au Groupe ornithologique et naturaliste du Nord dès l'adolescence, ce natif de Dunkerque a vu, au fil des ans, les séquences causées par les marées noires, et n'a cessé de nourrir de son expérience de terrain ses romans noirs parus chez Rivages. Les dégâts infligés par les usines de métaux lourds hantent le dernier en date, *Le chemin s'arrêtera là* (Rivages, « Thriller », 222 p., 18 €), situé près de la digue du Braek, où vit une poignée de marginaux. « L'écologie un matériau insolite dans le roman noir, mais fondamental. Aujourd'hui, on est tous obligés d'y venir. » Et les écrivains y viennent. Le Britannique John King, auteur punk de *Football Factory* (Atelier Alpha bleue, 1998), ou le Sud-Africain Deon Meyer, parmi d'autres, envisagent de consacrer leur prochain livre à des problèmes environnementaux. « Vous savez, explique le second au « Monde des livres », j'ai grandi dans une Afrique encore sauvage que ne connaissent pas mes petits-enfants. Les rhinocéros sont chassés, les éléphants abattus. Les incendies répétés détruisent des hectares de savane. Beaucoup d'espèces ont disparu sous mes yeux dans le Karoo, où je possède une ferme. C'est pour nous une préoccupation majeure. »

Au sein de l'écofiction, une veine fait l'objet de sections spécialisées dans les librairies anglo-américaines. On l'appelle « cli-fi », pour *climate fiction*. Elle s'est enrichie, en huit ans, de 150 récits ayant pour cadre ou thème le changement climatique, selon un recensement effectué par l'universitaire Adeline Johns-Putra, présidente de l'Association pour l'étude de la littérature et de l'environnement au Royaume-Uni. Jusque-là, ce sujet était le domaine réservé des auteurs de science-

fiction. Ceux-ci inventaient des mondes où les énergies fossiles seraient taries, où l'humanité se battrait pour l'accès aux ressources naturelles et où la hausse des températures entraînerait d'importants flux migratoires. En cela, J. G. Ballard (1930-2009) fut un pionnier avec *Le Monde englouti* (1962) et *Sécheresse* (1964). Ursula K. Le Guin, John Brunner, Margaret Atwood, Bruce Sterling, Norman Spinrad, Jean-Marc Ligny ou Paolo Bacigalupi ont suivi ce sillon.

Et c'est ce registre spéculatif qu'em-

**« L'écologie est un matériau insolite dans le roman noir, mais fondamental. Aujourd'hui, on est tous obligés d'y venir »**

Pascal Dessaint, écrivain

Terre dévastée et pour sa biodiversité passée. Avant lui, d'autres auteurs de littérature générale avaient sauté le pas de l'anticipation. Tels Ian McEwan (*Solaire*, Gallimard, 2011), feu Doris Lessing (*Mara et Dann*, Flammarion, 2014) et T. C. Boyle : « En 2025, tout ce qu'avait prédit les scientifiques, prétendument alarmistes, sur les conséquences du réchauffement climatique, se révèle tout à fait exact, en pire : tempêtes à répétition, périodes de pluie intenses suivies de périodes de sécheresse, tout cela est devenu une triste réalité », écrivait-il dans *Un ami de la terre* (Grasset, 2001). Une triste réalité, mais toujours située dans le futur. Car comment mettre en scène une évolution lente, insidieuse ?

Selon le romancier américain Benjamin Kunkel, le réchauffement climatique, « phénomène majeur de la civilisation contemporaine », pose, en effet, un défi à la littérature, car ses « pires effets ne sont pas encore là », et même s'il est « censément responsable aujourd'hui d'un ouragan ou d'une sécheresse, on ne peut retrouver ses empreintes sur la scène d'une catastrophe, comme sur la scène d'un crime », affirme-t-il dans le *New Yorker* du 24 octobre 2014. En outre, les personnages fictifs, comme les citoyens de chair et de sang, ont des préoccupations plus urgentes que l'état du climat dans vingt ans. « Mais les cas d'étude existent et sont, ici et là, subtilement transposés sur le plan fictionnel. Par exemple, cette migration incongrue de papillons monarques dans *Dans la lumière* (Rivages, 2013), de Barbara Kingsolver. Ou les Kiribati, archipel océanien menacé d'engloutissement, sur lequel le Français Julien Blanc-Gras s'est rendu pour écrire *Paradis (avant liquidation)* (Diable Vauvert, 2013) : « Vu d'Europe, le changement climatique est une menace abstraite, c'est quelque chose qui va arriver. Ici, ça arrive », peut-on y lire.

Face à cette menace, « que peut la littérature ? Se fera-t-elle entendre ? Que peuvent les mots face aux désastres annoncés ? », s'interrogeaient dans une tribune publiée dans *Libération*, le 26 décembre 2014, Sylvie Gouttebaron et Yves Boudier, respectivement directrice et président de la Maison des écrivains et de la littérature (MEL) qui organise, depuis septembre 2014, un cycle de rencontres intitulé « Climats ». La MEL souhaite faire entendre la voix d'auteurs, « les plus engagés, les plus inattendus » à l'occasion de la 21<sup>e</sup> Conférence des Nations unies sur les changements climatiques (COP 21), qui réunira, à Paris, cet automne, des représentants de deux cents Etats. Cela ressemble à une nouvelle vague. ■

prunte à son tour Jostein Gaarder, le célèbre auteur du *Monde de Sophie* (Seuil, 1995). Après le succès phénoménal de son roman d'initiation philosophique, le Norvégien a créé une fondation vouée à la protection de l'environnement. Il publie, ce printemps, *L'Héritage d'Anna* (traduit par Céline Romand-Monnier, Seuil, 220 p., 14 €), un récit d'anticipation pour ados. En 2082, les chameaux ont remplacé les voitures. Les réfugiés climatiques affluent vers les zones septentrionales et les extinctions d'espèces animales et végétales, annoncées par l'entremise d'une application pour smartphone, s'ajoutent. Plus de tigres, plus d'ours ou de singes. Plus rien qu'une immense nostalgie pour une